

ronne de roses que mère Sainte-Madeleine y avait posée, ses adieux furent déchirants, Stylite répétait :

— Au revoir !

Mère Sainte-Madeleine montrait le ciel en répétant :

— Adieu !

Stylite multipliait alors les souvenirs à emporter, les noms à faire écrire sur des petites images, autographes naïfs auxquels alors on attache tant de prix : elle arracha quelques fils au voile d'étamine de mère Sainte-Madeleine, quelques fils de laine à son grand cordon noir qui lui ceignait la taille ; elle voulut avoir quelques herbes du cimetière, une pervenche prise à la grande tonnelle où les fleurs bleues, faisaient en rampant un tapis de feuillage sombre et de calices d'azur sous les pieds d'une vierge immaculée.

Ces chères reliques, elle les avait baisées en pleurant, elle les emporta chez elle, comme les anciens faisaient des cendres de leurs morts, elle s'entoura de tout ce qui lui rappelait le couvent, la vraie patrie de son âme, elle vécut moitié d'une façon rétrospective, moitié soutenue par les espérances de l'avenir.

Stylite était tenue dans une prison morale. Elle ne sortait jamais seule, et la femme de chambre avait reçu les ordres les plus sévères ; jamais elle ne devait laisser Stylite approcher du couvent ; la mère, mue par ce sentiment étrange d'égoïsme, qui fait que quelques-unes déclarent mieux aimer voir leur fille morte que religieuse, s'attacha non pas seulement à effacer le souvenir dans l'âme de Stylite, mais encore à le déflourir.

Elle savait combien la pauvre créature aspirait à la retraite, elle la conduisit dans le monde ; elle lui tendit ces pièges que la plupart des femmes trouveraient légitimes et qui sont peut-être aux yeux de Dieu la plus irrémissible des fautes.

Elle tenta de substituer les plaisirs à la piété, elle souffla sur les fleurs pures de cette âme épanouie au pied de l'autel ; elle sevrâ cette enfant du pain des forts, elle la laissa crier de soif après la fontaine d'eau vive et feignit de ne point voir, de ne point comprendre qu'elle en faisait une martyre !